

# 1

Fevrier 1991

*Peter,*

*Je m'en vais. Ne sois pas triste, de toute façon tu mérites bien plus. Je ne suis pas digne de l'amour que tu me portes. Occupe-toi bien du petit et de Lizzie. Oh, et puis oublie ce que je viens d'écrire, je sais que quoi qu'il arrive tu seras toujours un bon père.*

*Tu le sais. Tu l'as toujours su. Cette envie irrésistible de ne pas avoir d'adresse, de voyager sans arrêt ne m'a jamais quittée. Tu as voulu qu'on lui permette de vivre une vie normale, pour son bien, pour son équilibre. Il a fallu la maison, la voiture plus spacieuse, les goûters avec les camarades de classe, les leçons de guitare tous les mercredis. Ne pas bousculer le quotidien, avoir une routine. Leur donner la chance de faire ce qu'ils aimaient, d'avoir cette vie stable dont tu rêvais pour eux. Bien sûr que c'était ce qu'il y avait de mieux pour les enfants. Le petit n'avait rien demandé, lui, pas vrai ? Cela le protégeait, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi je m'y suis pliée, malgré moi, malgré mon instinct un brin sauvage.*

*Peter, il a cinq ans, maintenant. Cinq ans, ce n'est peut-être rien selon toi, mais pour moi, c'est une éternité. Il a beau avoir encore ce regard candide qu'il gardera sans doute toute sa vie (puisque c'est celui que tu lui as transmis), je sais qu'en lui sommeille un homme merveilleux. Il est comme toi. Cette douceur. Ce calme. Cette sensibilité. Il pourrait t'écouter des heures lui parler des arbres, des plantes et des animaux, assis là sur l'herbe, dans le jardin. Il est posé, paisible. Tout mon contraire. C'est ma nature nomade qui m'emporte. Que veux-tu ? Je n'ai jamais su tenir en place, n'est-ce pas la raison pour laquelle tu m'as aimée ? N'est-ce pas précisément ce pourquoi tu te sentais vibrer auprès de moi ? D'ailleurs, je crois bien que c'est ce contraste entre nous qui nous a tant liés. Toi, tu m'apportais la stabilité qui n'avait jamais été mienne, tu étais le roc, solide, tu avais le flegme, le goût des choses réfléchies, un attachement pour tes racines. Parfois je me demande pourquoi je t'ai laissé tomber amoureux de moi alors qu'au fond, je savais bien qu'un jour je repartirais, moi qui suis née sans attache. La vérité, Peter, c'est que, fondamentalement, je ne suis ni une épouse, ni une mère. Je suis changeante, passionnée, déraisonnable, insaisissable. Je n'ai que vingt-neuf ans. Je veux vibrer, découvrir de nouvelles choses, me laisser emporter par l'inconnu, par le vent. Ne m'en veux pas. C'est la liberté qui m'appelle. J'ai déjà trop fait semblant.*

Sophie



Mai 2017

Arthur descendit l'escalier d'un pas pressé, un sac en papier kraft sous le bras. Sa voiture dormait paisiblement de l'autre côté de la rue, c'était cette Golf d'un bleu un peu délavé. Elle n'était pas toute jeune, pourtant, à plus de trente ans, mis à part quelques démarrages difficiles les matins les plus frais, jamais elle n'avait tenté de rendre l'âme. Elle ne coûtait à Arthur qu'une dizaine de livres d'assurance chaque mois. Il aurait largement eu de quoi rouler dans un véhicule plus clinquant. Mais Arthur aimait les choses qui ont « une âme », un cachet, une histoire. Depuis toujours et probablement pour toujours. Et puis, ça avait été sa première voiture, un cadeau que son père lui avait fait avant même qu'il ne soit en âge d'apprendre à conduire. Alors il n'avait jamais pu s'en séparer.

Une Mini Cooper bleue s'arrêta pour le laisser passer. Il s'avança en remerciant la conductrice d'un bref signe de la main. Au moment où son pied se posa sur le pavé, il sentit que quelque chose lui manquait, sans réussir à déterminer quoi. Il enjamba le caniveau où les vestiges d'une pluie printanière continuaient de couler, avança sur le trottoir jusqu'à son véhicule. Il ouvrit la porte arrière, déposa le paquet sur la banquette, referma la portière et s'installa devant le volant. À cet instant, il comprit en soupirant : il avait laissé les clefs sur le bar de la cuisine.

\*

Lorsque son téléphone sonna pour la sixième fois, Philip était encore immergé dans un rêve incompréhensible où il se voyait nu en train de courir après une vache, une épui-sette à la main, hurlant à pleins poumons : « Je t'aurai, de

toute façon je t'aurai ! » La sonnerie de son portable se faisant de plus en plus forte, il s'éveilla dans un sursaut et saisit l'appareil posé sur sa table de nuit, soulagé qu'on le sorte de cette situation qu'il jugeait aussi cocasse qu'effrayante. Voyant s'afficher le nom de son meilleur ami, il décrocha et répondit d'une voix enrouée un vague « allô ? ».

— Mais enfin, qu'est-ce que tu fous Phil ? s'énerva Arthur. Ça fait dix minutes que j'essaye de te joindre. Ne me dis pas que tu as oublié ?

Se frappant la joue gauche de la main, Philip laissa échapper un « merde ! » évocateur.

— Je suis désolé, c'est Miranda... Elle m'a épuisé. On est restés à Londres, elle a voulu sortir danser, après notre dîner, et puis... Bref, je suis sûr que tu préfères ne pas savoir. Je ne me souviens même pas quand je suis rentré à la maison. Mais c'était tôt ce matin, pas hier, c'est certain.

— Écoute mon vieux, t'as bien raison, peu m'importent tes aventures nocturnes, à toi de mener ta vie comme tu l'entends, quitte à oublier le sens du mot « sommeil ». Mais ça fait des mois que cette journée est prévue dans notre planning, c'est toi qui me le répètes à longueur de temps. Alors enfile une chemise et rejoins-moi en bas, je t'attends dans la voiture, termina Arthur en raccrochant.

Dix minutes plus tard, Philip ouvrait la portière gauche de la vieille Golf, portant sur l'épaule un bagage improvisé d'où dépassaient l'élastique d'un boxer et le manche d'une brosse à dents.

— Arthur, on prend ma voiture. Je t'en prie.

— Hors de question, répondit Arthur du tac au tac. T'es à la bourre, c'est moi qui décide. Et ma Golf a bien besoin de faire une virée, ça lui décrassera les tuyaux. Sans compter que ta Mercedes est très belle, mais pas des

plus discrètes. Si tu y tiens tant que ça, dis-toi qu'il vaut mieux qu'on laisse la mienne sur le parking de l'aéroport. Au moins personne ne sera tenté d'aller faire un tour avec.

— Pff. T'as raison, toujours de bonnes excuses, monsieur le grand artiste, bougonna Phil en bouclant sa ceinture.

Il avait les yeux cernés et un épi sur le crâne.

— Bien sûr que j'ai raison, et de toute manière, vu l'heure, c'est moi qui décide, ajouta Arthur en démarrant.

Il désigna d'un signe le paquet marron froissé sur la banquette arrière. Philip le saisit, intrigué.

— Deux muffins au chocolat du *Steep Street*, un thermos de café et une pomme, commenta Arthur.

— Merci vieux. T'avais prévu que je saute le p'tit déj à ce que je vois.

— Lorsque tu m'appelles à quinze heures, que je suis en plein travail et que tu tiens absolument à annuler notre soirée échecs, c'est que tu as une femme à voir, dit Arthur d'un ton presque sérieux.

Devant la moue faussement innocente de Phil, il poursuivit :

— Disons que, te connaissant, ce genre d'imprévu était plutôt... prévisible.

— T'es un vrai pote ! s'exclama Philip en mordant dans un muffin. Tu es très perspicace, bafouilla-t-il, la bouche pleine. Je ne savais pas que tu me connaissais à ce point.

— Comme si je t'avais fait ! se mit à rire Arthur.

— Et tu calcules toujours tout aussi parfaitement ? demanda Phil en essuyant quelques miettes au coin de sa bouche.

— Si ça peut te rassurer, j'ai tout de même perdu cinq bonnes minutes. Quand je suis arrivé au volant, les clefs étaient restées chez moi.

— Ah, même Superman a sa petite faiblesse, on appelle ça la Kryptonite. Ton étourderie te perdra.

La Golf quitta la petite ville de Folkestone, son quartier créatif et son petit port. Un peu plus d'une heure plus tard, ils arriveraient à l'aéroport de Londres Gatwick. Leur vol pour Genève partait à dix-neuf-heures dix-neuf.

## 2

*Mai* 1991

*Peter,*

*Cela fait déjà trois mois. Comment vas-tu ?  
J'imagine que tu m'en veux. Je comprends. J'espère  
que tu ne me cherches pas. J'ai quitté le Royaume-  
Uni. Je ne veux pas que tu puisses me rejoindre.  
Je tiens à rester seule.*

*Mon amour, ce n'est pas toi que j'ai quitté, c'est  
cette vie. Je détestais ce quotidien. Les pancakes le  
matin, les sorties d'école en semaine, les dîners avec  
Brad et Stephanie les samedis soir. Tout ça n'est pas  
fait pour moi. Je ne suis pas faite pour vivre comme  
ça, je n'ai jamais aspiré à être une maman, je m'en  
suis simplement accommodée, parce que notre fils  
est arrivé, parce que tu voulais le meilleur pour lui.  
Mais c'était comme suffoquer ! Je suis ici, vois-tu,  
en pleine nature, avec pour seul bagage un sac en  
toile, quelques fringues, une gourde, un couteau.  
Et c'est tout ce qui m'appelle : les grands espaces,  
le silence et la solitude. J'ai juste de quoi écrire, ce  
papier, j'ai le sentiment qu'il m'est vital. J'imagine  
que c'est la preuve que je ne peux pas vraiment*

*vivre sans toi. Mais voilà, je me sens libre Peter, si tu savais comme je me sens libre.*

*Tu dois me trouver bien égoïste et tu as raison. Je suis lâche, et je suis ingrate. Envers toi, envers tout ce que tu as fait pour moi. Mais je ne pouvais plus supporter de vivre dans cette cage dorée, tu sais. Tu m'aimais tant que tu l'as aménagée de la plus belle façon possible, elle était pleine de douceur et de tendresse, cette vie confortable où ni moi ni le petit ne manquions de rien, c'est vrai.*

*Mais une cage reste une cage.*

*Et moi, Peter, je suis un oiseau sauvage à qui tu ne pouvais pas couper les ailes. Pourquoi l'as-tu si vite oublié ? Qu'imaginais-tu, au juste ? Que je choisisse volontairement d'oublier qui j'étais ?*

*Je te laisse une adresse au dos de l'enveloppe. C'est une boîte postale à Monterrey, une ville au nord du Mexique. Sache que je n'y habite pas. Je viendrai parfois y récupérer le courrier, même si cela pourrait me prendre des mois.*

*Je t'aime,*

*Sophie*



\*

*Mai 2017*

Ce même vendredi, à dix-neuf heures, Emily rangea son comptoir, vérifia la caisse, referma le cahier de commandes. Elle enfila son Perfecto noir, saisit son grand sac en cuir, ferma la porte et le store de la boutique avant de remonter l'avenue du Rhône, à Annecy, où elle occupait un petit appartement. Comme presque tous les

soirs, Emily se sentait d'humeur maussade. Non pas que la journée eût été mauvaise, au contraire, il y avait eu beaucoup de clients dont un adorable petit garçon de cinq ans accompagné de son papa, venu chercher un grand bouquet de roses pour fêter l'arrivée de son petit frère. Ce commerce, *Allons voir si la rose*, qui était désormais le sien, avait sans doute été la meilleure décision qu'elle ait pu prendre. Être fleuriste lui permettait à la fois de savourer le contact des plantes et le parfum des fleurs, d'échanger des banalités avec des personnes de tous horizons et de tous âges, sans jamais avoir à tisser de véritables liens avec eux. Cette boutique, ce n'était pas une vocation. Cela avait plutôt été une bouée de sauvetage. Une jolie coïncidence autant qu'une folie. Elle avait pris des risques, assurément, mais ne le regrettait pas une seconde tant cela avait redonné un peu de souffle à son existence suffocante. Ici, elle pouvait enfin profiter d'un semblant de vie bien qu'elle porte sur ses épaules un poids bien trop lourd pour elle.

Un an plus tôt, Emily avait tout envoyé valser : ses études de langues, Paris, sa ville natale qui, loin d'être accueillante, avait surtout été le théâtre du plus grand drame de sa vie, et... sa mère. Après des années à se battre contre une envie impérieuse de fuir, elle avait pris son courage à deux mains et choisi de partir loin de tout et de tout le monde. « Impulsive réfléchi », comme elle se plaisait à se décrire parfois, elle avait épluché les petites annonces des mois durant, dans le secret le plus total, avant de tomber sur celle qui allait changer sa vie.

Une annonce pour le moins insolite puisqu'il n'était question ni d'expérience, ni de formation particulière dans le domaine. Une fleuriste de soixante-neuf ans vendait son commerce, en plein centre-ville d'Annecy, une ville

de Haute-Savoie où Emily n'avait jamais mis les pieds et ne connaissait rien ni personne. Il était question d'une formation obligatoire « cœur à cœur » avec la propriétaire qui avait hérité de ce commerce de sa propre mère et ne souhaitait en aucun cas passer le flambeau au premier venu. Assoiffée de renouveau, prête à tout pour changer enfin de vie et éviter de sombrer pour de bon, Emily avait téléphoné, perplexe mais pleine d'espoir et d'audace. Elle avait échangé quelques mots avec un monsieur apparemment dépassé par les exigences de sa mère qui lui avait conseillé de juger par elle-même en venant voir sur place. Poussée par l'idée qu'elle n'avait de toute façon rien à perdre, Emily avait pris le train quinze jours plus tard et fait un aller-retour dans la journée pour passer un entretien avec cette dame qui aurait pu être sa grand-mère.

Constance, puisque c'était son nom, avait été bien au-delà d'un entretien classique. Elle lui avait d'abord fait visiter les lieux, lui avait parlé des plantes grasses puis des fleurs, de celles qu'elle préférait, de celles dont elle ne supportait plus l'odeur, des retards répétés de l'un de ses fournisseurs et de sa passion pour les roses qu'elle avait toujours trouvées exceptionnelles. « Les roses, ma petite, les roses sont les fleurs ayant le plus d'esprit, voyez-vous. On les pense obsolètes ou alors trop populaires, mais il en existe près de trois mille variétés, vous savez, et bien rares sont ceux qui parviennent à comprendre laquelle ils ont entre les mains, alors qu'elles font toujours leur plus bel effet. Pas étonnant que M. de Saint-Exupéry en ait fait un personnage si complexe et que Pierre de Ronsard ait rédigé le poème qui a baptisé cette boutique », avait-elle précisé.

Constance avait parlé de ce magasin qui appartenait à sa famille depuis trois générations et de la lâcheté de son fils

cadet, le dernier à vivre dans la région, qui avait pourtant opté pour un job de programmeur pour lequel il semblait se passionner plutôt que de reprendre l'affaire familiale. Puis Constance avait posé mille questions à cette jeune Parisienne au maquillage charbonneux et à l'air torturé, qui semblait ne pas même savoir ce qu'elle faisait là. Elle avait souhaité en savoir plus sur ses goûts, ses projets, ses aspirations. Elle lui avait demandé de qui elle tenait ses yeux verts et pourquoi elle ne trouvait pas son bonheur à travers ses études de langues. Mais elle ne lui avait rien demandé à propos des fleurs, ni même à propos de la gestion d'un commerce. Emily, jeune femme plutôt pudique, avait d'abord été déconcertée par ces questions parfois indiscretes. Puis, finalement amusée par la franchise de cette dame dont les yeux rieurs cachés derrière de petites lunettes semblaient scintiller, elle s'était livrée petit à petit. Debout au milieu de cette boutique envahie d'humidité, de parfums et de fleurs, Emily avait tout dit.

Dans le train pour rentrer à Paris, les choses s'étaient mises à tourbillonner dans son esprit. Une succession de « et si ? » s'était instillée furtivement dans ses pensées, la convainquant un peu plus chaque minute que ce qui ressemblait à une idée folle, contraire absolu des aspirations qu'avaient eues les autres pour son avenir, pouvait peut-être se révéler être le changement radical dont elle rêvait tant et depuis si longtemps. Constance ne cherchait pas quelqu'un de qualifié, d'expérimenté ou de diplômé. Constance cherchait une personnalité. Quelqu'un qui soit disposé à passer six mois auprès d'elle pour apprendre sur le tas et se familiariser avec ses murs, ses clients et ses fleurs. Elle s'engageait à la prendre comme salariée pendant ce temps-là, puis à lui léguer la gérance de son affaire si tout se passait comme elle le souhaitait. Ce que

Constance voulait plus que tout, c'était voir subsister cet endroit qui constituait son héritage le plus précieux, s'assurer que personne ne chercherait à en faire une supérette ou un fast-food.

Emily avait réfléchi toute la nuit. Le lendemain matin, tout lui était apparu clair comme de l'eau de roche. L'« impulsive réfléchie » n'avait rien à perdre. Partir impliquerait de se séparer de tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors. Ce qui revenait finalement, avait-elle réalisé, à se séparer de ce qui détruisait sa vie. Voilà pourquoi elle n'avait pas eu besoin de tant de temps pour se lancer. Malgré ses craintes légitimes et malgré le fait qu'elle ait toujours pensé être réfractaire au changement, partir avait été salvateur. Dieu seul savait ce qui serait advenu d'elle si elle n'avait pas pris son courage à deux mains pour fuir cet environnement toxique qui l'avait consumée à petit feu des années durant.

La situation n'était pas compliquée à résumer : à vingt et un ans, Emily avait choisi de partir plutôt que de prendre le risque de toucher le fond pour ne plus jamais remonter. Elle était partie parce que les marques sur ses poignets lui étaient devenues insupportables, parce qu'au fond d'elle, quelque chose lui avait crié de tenir le coup encore un peu, parce que « même les violents orages laissent toujours place au renouveau et à la lumière ». Enfin, ce quelque chose était surtout quelqu'un. Quelqu'un qui leur avait répété cela bien souvent quand ils étaient petits, quelqu'un dont les mots avaient compté plus à ses yeux que le désespoir et dont la voix tendre lui manquait plus que tout au monde.

Emily vivait à un peu plus d'une centaine de mètres seulement de ce qui était donc devenu sa boutique de

fleurs. Dehors, il faisait frais ce soir-là, alors sitôt rentrée, elle s'installa devant son ordinateur, un mug de thé à la main. Ce fameux Earl Grey à la bergamote se dégustait à n'importe quelle heure de la journée. C'était une des rares choses de son quotidien qui lui procurait un sentiment de douceur, la chaleur de la tasse contre ses mains réchauffant aussi bien ses doigts que son cœur. C'est vrai, tout allait mieux depuis qu'elle vivait ici, loin du tumulte, loin de Paris, loin de sa mère et de ses éternels reproches. Pouvait-elle pour autant dire qu'elle était heureuse ou, qu'au moins, elle allait bien ? Rien n'était moins sûr. Les démons du passé semblaient impossibles à terrasser. « Mon erreur, mon fardeau », murmura-t-elle.

Emily fit trois ou quatre clics et quelques instants suffirent pour que la pièce s'emplit d'un air d'Avril Lavigne. Elle se leva, se débarrassant d'une main de la mèche blonde qui lui tombait sur les yeux. Tandis que *Knocking on Heaven's Door*, une reprise plutôt bonne de la chanson de Bob Dylan, distrait un peu son esprit, Emily ouvrit doucement les yeux et fixa d'un regard fasciné les volutes de vapeur qui s'échappaient de la tasse avant de saisir l'ouvrage flambant neuf qu'elle avait récupéré chez le libraire le matin même. Bien qu'elle soit accablée par ses souvenirs pénibles dès qu'elle se retrouvait seule, elle savait que, ce soir-là, elle pourrait savourer un moment d'évasion en se plongeant entre les pages du dernier roman d'Arthur Neil.